

Robert Berrouët-Oriol

Office de la langue française (Montréal)

Robert Fournier

*Centre d'analyse des littératures francophones des Amériques
Université Carleton (Ottawa)*

L'Émergence des écritures migrantes et métisses au Québec*

1. Contexte historique et démographique

Al'instar de nombreux pays industrialisés, le Canada est un pays d'immigration. Plusieurs étapes de sa croissance économique – notamment depuis la 2e Guerre mondiale – ont été accompagnées d'importants mouvements migratoires dont le bassin "naturel" était l'Europe. Ces flux migratoires se sont dirigés tant vers les régions anglophones que francophones du pays. Il importe de prendre en compte que le Canada n'a jamais été un empire colonial et qu'il n'a jamais conquis un autre pays – même si, à travers ses liens avec l'Angleterre, le 'Canadian Dominion' a participé à la dérive coloniale (cf., entre autres, sa participation à la guerre des Boers).

Tant sur son versant francophone qu'anglophone, le Canada est aujourd'hui un pays de faible croissance démographique. Pour répondre aux impératifs de sa nécessaire industrialisation, il a dû faire appel à une main d'oeuvre qualifiée ou peu qualifiée, ces trente dernières années, en établissant une politique d'immigration plus ou moins libérale, dont l'archétype, aujourd'hui, est l'immigrant "homme-d'affaires-investisseur".

Les flux migratoires des 20-30 dernières années sont néanmoins différenciés: à la traditionnelle migration européenne blanche s'est peu à peu substituée une migration arc-en-ciel en provenance des pays du Sud (Antillais, Asiatiques, Africains, etc.). Cette migration

arc-en-ciel a lentement mais de manière irréversible modifié l'habitus canadien dans différents domaines (social, culturel, etc.), et très tôt se trouvera au coeur du vieux et toujours actuel dilemme linguistique anglophone-francophone.

Il est sans doute significatif de noter que —occultant toute modification notable de l'habitus canadien— le discours nationaliste pancanadien continue d'alimenter la veuve théorique des "deux peuples fondateurs", tandis que le discours nationaliste québécois, version ultra-orthodoxe, proclame encore l'ineffable credo "le Québec aux Québécois".

Ces flux migratoires ont, de façon inégale, également alimenté les régions abritant des minorités francophones du Canada. En Ontario, au Nouveau-Brunswick, au Manitoba, des francophones venus d'ailleurs oeuvrent à l'université, dans la restauration, la pétrochimie, le marché de la traduction, etc. Présence, donc, de l'Autre devenant même mais différemment, dans un ICI qu'il contribue à façonner. Le Tiers-Monde (francophone) n'est plus une donnée lointaine; il est dans nos murs.

Les flux migratoires des 20-30 dernières années revêtent cependant une signification particulière au Québec. Il s'insèrent dans un contexte où le Québec, engagé depuis ladite Révolution tranquille sur la voie d'importants changements structureaux, doit assumer la transition entre une société rurale-agraire-catholique et une société moderne, industrialisée, laïque, déterminée à se penser en termes de pays, de nation en marche vers l'indépendance, marche réelle ou fantasmée.

Ces flux migratoires n'ont pas immédiatement été un enjeu questionnant l'évolution même du discours nationaliste québécois; et l'on passera d'un nationalisme traditionnel, agraire et conservateur, à un discours nationaliste moderne qui, mieux que de rêver le pays, entend désormais fonder ce pays. Cette évolution marquera fortement le champs littéraire des années '70 (*cf.* la réception et l'influence de Césaire, Fanon, Depestre, chez des écrivains tels que Miron, Chamberlain, etc.). Ce discours nationaliste moderne vise, entre autres, à assimiler et à intégrer les immigrants à la majorité francophone.

Pareils flux migratoires deviendront à l'aube des années 1980, par contre, un *enjeu politique* de premier plan: il ne s'agit pas

seulement de combler le déficit démographique du Québec; il faut que les immigrants contribuent à consolider, voire élargir, la majorité francophone de la Belle Province (cf. la Loi 101; cf. l'énoncé de politique gouvernementale "Autant de façons d'être québécois", etc.).

Le fait francophone contemporain au Québec ne se limite désormais plus à la "québécoisité" pure laine de Lionel Groulx: il se nomme désormais Mohammed, Aséfi, Bhudi, Pham, Enrico, provenant de communautés dont les sujets, majoritairement, sont issus des pays du Sud et qui sont francophones, francophiles, francophonisables ou en voie de francophonisation.

Ces flux migratoires s'inscrivent dans le dynamique bi-polaire d'un espace, le Québec, "acculé" à affirmer en permanence sa mono-identité francophone en cette Amérique anglo-saxonne et, dans le mouvement même de cette affirmation, "acculé" à gérer avec de nouveaux partenaires les porosités de cette mono-identité minoritaire au Canada, celle-ci désormais irriguée par différentes identités et mémoires du Sud.

Forte dans son affirmation, faible parce que minorée en contexte anglo-saxon, la francophonie canadienne, en particulier au Québec, s'apparente aujourd'hui à une francophonie du Sud dont, d'ailleurs, elle tend de plus en plus à se rapprocher. Il s'agit d'une francophonie vécue, "idéologisée" comme *francophonie de la survie*, politiquement liée à la francophonisation, à la francisation de tout nouveau migrant, dans nos régions à dominante francophone.

Les flux migratoires des 20-30 dernières années ont, à des degrés divers, contribué à modifier, à "personnaliser" le profil des grandes villes canadiennes désormais de plus en plus cosmopolites. Mais c'est seulement au Québec qu'un tel flux s'est inscrit dans un double processus; la forte affirmation d'une identité nationale, francophone, édifiée pierre à pierre et l'émergence d'un tissu urbain transculturel qui interpelle, subvertit et contribue à l'éclatement d'une mono-identité nationale-francophone.

C'est donc en raison de cet ensemble de traits socio-culturels distincts, en interaction, que notre étude s'appuiera surtout sur le Québec, l'émergence des écritures migrantes et métisses y étant plus fortement identifiable. Pareil ciblage n'autorise cependant nulle banalisation de la riche production littéraire francophone hors-

Québec: celle d'un Gérard Etienne, au Nouveau-Brunswick; d'un Hédi Bouraoui, en Ontario, etc.

2. La Transculture: l'exemple du Québec

L'Etat canadien a défini une politique dite du "multiculturalisme" qui ne recoupe pas les sèmes définitoires de la transculture. Le multiculturalisme est une politique d'Etat destinée à promouvoir, à valoriser les traditions culturelles des groupes ethniques, à intégrer ces traditions culturelles dans la dite dualité canadienne, en vue de renforcer les assises des "deux peuples fondateurs" et de contribuer, ainsi, à l'unité de la Confédération.

La transculture est un concept né aux Antilles, plus précisément à Cuba. Ce concept a été proposé par le savant Fernando Ortiz en 1940 (Lamore 1987:18):

Nous entendons que le vocable "tranculturation" exprime mieux les différentes phases du processus de transition d'une culture à l'autre, car celui-ci ne consiste pas seulement à acquérir une culture distincte - ce qui est en toute rigueur ce qu'exprime le mot anglo-américain d'*acculturation*, mais que le processus implique aussi nécessairement la perte ou le déracinement d'une culture antérieure - ce qu'on pourrait appeler "déculturation", et en outre, signifie la création consécutive de nouveaux phénomènes culturels que l'on pourrait dénommer "néo-culturation".

La transculturation est donc un

ensemble de *transmutations constantes*; elle est créatrice et jamais achevée; elle est irréversible. Elle est un processus dans lequel on donne quelque chose en échange de ce qu'on reçoit; les deux parties de l'équation s'en trouvent modifiées. Il en émerge une réalité nouvelle, qui

n'est pas une mosaïque de caractères, mais un phénomène nouveau, original et indépendant (*ibidem*).

La configuration démographique actuelle du Québec urbain, dans lequel coexistent de nombreuses communautés culturelles en constante interaction, — (Montréal nous en offre la plus large illustration) — nous permet de formuler l'hypothèse selon laquelle le pays de l'historien Lionel Groulx est en **devenir transculturel**. Plusieurs champs d'activités illustrent la lente coulée de ce processus; modification des habitudes alimentaires, maintien et enseignement des langues maternelles appelées à donner la main à la francisation du Québec, irruption des enjeux politiques et stratégiques de l'éducation interculturelle dans les grands centres, multiplication des activités des communautés culturelles aux plans municipal, provincial et fédéral, impact "intégrationnel" des émissions radio-télé, ouverture de la musique québécoise moderne aux rythmes venus d'Ailleurs de plus en plus enracinés ici, etc. La lame de fond du devenir transculturel du Québec devra cependant être saisie, comprise, du point de vue de *l'éclatement de la vision univoque de l'identité nationale*; qui est Québécois, aujourd'hui? Est-ce uniquement la parenté des Tremblay, "pure laine"? Est-ce aussi Nguyen Pham, né à Chicoutimi de parents vietnamiens, et Mercurieu Mondésir, né dans un petit bourg de l'Artibonite haïtien, transplanté au Lac Saint-Jean, tous deux soumis quotidiennement à l'attraction de la francophonie québécoise? Ainsi, au modèle univoque du Canadien-français, puis du Québécois "pure laine" de souche anglaise ou française — (modèle historiquement "fort" dans son affirmation, "faible" dans sa réalité démo-culturelle en contexte anglo-saxon) —, se substitue progressivement non pas une mosaïque, une vaste addition multiculturelle, mais plutôt *un sédimentaire, une dynamique nouvelle de l'identité*, dans le mouvement du donner et du recevoir, *en quête de ses caractéristiques définitives*. La convivialité des langues et des cultures (Berrouët-Oriol & Fournier 1991a) — dans un espace nord-américain mais francophone — est bien la matrice d'où émergera un projet original de société, une identité re-définie, nullement obligée de se penser en fonction d'un passé colonial dont il aurait été le maître-d'oeuvre.

Pour mémoire: le 29 octobre 1986, le quotidien montréalais *The Gazette* publiait un sondage qui révélait que dans 40% des écoles de la Commission des écoles catholiques de Montréal, 25% des élèves étaient des Québécois de "nouvelle souche", et, dans 20% des écoles de ce territoire, la moitié des élèves étaient de la même catégorie. Cet exemple montre bien que le phénomène transculturel, perceptible depuis plusieurs années déjà, bouche au premier chef les générations qui porteront, qui feront le Québec de demain.

Nous disons que le Québec urbain – plus que les autres régions francophones du Canada – est en devenir transculturel parce que les traits distinctifs de sa monoculture francophone (langue, "patrie", mémoire historique, etc.) sont "contaminés", irrigués par des mémoires migrantes venues d'Ailleurs; parce que ces mémoires migrantes sont également en transmutation constante dans leurs interactions et leurs rapports avec la monoculture francophone. A travers cette dynamique émergent des éléments culturels nouveaux, aux contours parfois imprécis mais chargés de promesse (p. ex., Karen Young chantant un blues parfaitement québécois habité par l'imaginaire vaudou et rythmé par la langue créole), qui donnent à penser que l'histoire contemporaine du Québec se tisse de ces multiples mémoires désormais convoquées au lieu-dit de la langue et de la traversée des langues.

Ces mémoires, en s'enracinant au Québec, habitent lentement mais sûrement notre inconscient collectif. Elles se manifestent lentement mais sûrement dans notre conscient collectif sur le mode d'une représentation de l'Autre devenant Nous différemment: la monoculture francophone vit ainsi son éclatement, sa transmutation, son incontournable redéfinition.

C'est précisément dans ce contexte, dans le mouvement même du devenir transculturel du Québec urbain, que l'émergence des écritures migrantes et métisses prend toute sa signification.

3. Profil socio-littéraire québécois: bref rappel

Pour mettre en perspective l'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec, il importe de camper les séquences les plus significatives de notre histoire littéraire. Ces séquences s'organisent autour d'un noyau central, les nationalismes, tandis que les

écritures dont nous tentons la saisie topographique témoignent de la "pluralité des centres" (Nepveu) dans un contexte où le nationalisme contemporain s'efforce, de manière cyclique, d'exorciser ses deuils et ses assomptions.

"La littérature canadienne-française éclôt à la suite des événements de 1837 plutôt qu'après la Conquête de 1760" (Dorsinville, 1983: 107).

Témoin des passions de son temps, elle accompagnera l'évolution du nationalisme canadien-français, y trouvant son humus canonique et défendant ses valeurs ancestrales. Fortement monoethnique, cette littérature se portera donc à la défense de la Race, de la Langue, du Peuple élu francophone gardien de la foi catholique. Dorsinville, reprenant à son compte les études des meilleurs spécialistes, distingue deux temps forts:

a) "*Le messianisme* [qui] s'impose comme temps de la négation, le refus de l'assimilation qui va des débuts à 1945" (p. 109); il s'agit là d'une esthétique de la survivance;

b) "*Un nouveau nationalisme* [qui] paraît et participe de l'éveil du Tiers-Monde en articulant une recherche agressive [sic] d'identité où la volonté d'enracinement dans la spécificité d'un pays natal est conçue comme condition préalable à tout universalisme" (*ibidem*): 1945 à +/- 1965.

Dans la période de l'après-guerre ("sécularisation progressive, urbanisation croissante, [...] irruption d'idées nouvelles venant de l'avant-garde artistique parisienne ou newyorkaise" (*ibidem*), industrialisation, etc.), le *nationalisme moderne*, au Québec, "affirme les valeurs spécifiques de l'authenticité culturelle et nationale redécouvertes. C'est une célébration de la terre natale. [...] Ce nationalisme sera véhiculé dans des revues telles que *Liberté*, *Partis Pris*, et prendra la forme générale du "mouvement du pays" (p. 111). Il fera une large part, dans les années 1950-1960, à la thématique de l'exil —les écritures migrantes et métisses sont, elles aussi, travaillées par "l'ex-île" (Des Rosiers, 1987), mais nous aurons alors affaire à un tout autre exil qui n'est point "élaboration d'un espace psychique, imaginaire, où la métaphore de l'exil nourrira la promesse du pays" (Nepveu, 1988:47). Cette thématique est significative sur l'axe historique Nord-Sud. Ainsi, "on ne s'étonnera pas que les poètes du "mouvement du pays" se soient reconnus dans Césaire, Depestre,

Roumain. Paul Chamberlan résume cette identification (...): 'Je peux bien dire mes préférences: *Une saison en enfer*, le *Cahier d'un retour au pays natal*' (Dorsinville, 1983:113). Faut-il dès lors s'étonner que notre littérature ne soit plus "canadienne-française" mais bien québécoise?

Deux autres séquences de ce trop bref parcours nous interpellent. Elles sont importantes, actuelles, en rupture avec les canons obligés du "mouvement du pays". Ainsi, en écho parfois mimétique, souvent créateur, aux avancées des écoles structuralistes et féministes, et à travers la parenthèse décapante de la contre-culture, notre littérature s'irrigue aux voix du

a) *formalisme* (déjà à l'oeuvre chez le Raoul Duguay de *Ruth*, 1965-66, et chez les adeptes de la *Barre du jour* fortement influencée par la revue française *Tel Quel* et Artaud, vers 1966-68) souvent vu comme l'envers topographique du nationalisme; avec l'échec du OUI référendaire, il aborde d'autres rives; l'écriture et le texte en soi, l'équation corps/texte, la psychanalyse, etc. (+/- 1970 à nos jours); "l'idéologie" formaliste a ses écoles, de nombreux écrivains et des parutions régulières; *Les Herbes rouges*, *La Nouvelle barre du jour*, etc.;

b) *texte féministe*; empruntant également les voies du formalisme, l'écriture féministe traque et nomme surtout les profondes mutations sociales du Québec contemporain, du point de vue des incontournables conquêtes des femmes (+/- 1970 à nos jours). Les revues *Arcade*, *Trois*, etc., témoignent des acquis de l'écriture féministe à travers des textes forts.

Ces deux dernières séquences semblent bien concourir "au développement de la littérature d'élite au Québec dans les années soixante-dix. Il s'agit d'un phénomène curieux: héritage du 'telquellisme', prééminence du signifiant, *projection de la problématique du pays dans l'hypermodernité de l'écriture* ou, en d'autres termes, prééminence du signifiant au service d'une cause" (Robin, 1989:8); les soulignés sont de nous). On ne manquera pas toutefois de souligner que ces deux fortes séquences de notre littérature contemporaine côtoient leur envers fétichisé, la vigoureuse et proluxe "bestsellerisation" de la fiction littéraire renouant avec le "mouvement du pays", le "texte national": "Il y avait au Québec une place à prendre, dans la constitution d'un cercle

large, d'un grand public. La littérature l'a fait au même titre que les téléromans, des *Dames de coeur* à *Lance et compte*. Du *Matou* à *Maryse* et *Myriam première*, on voit la constitution d'une littérature "nationale-populaire," presque au sens gramscien du terme" (Robin, 1989:7; c'est nous qui soulignons le dernier syntagme).

Enfin, l'autonomisation de la production littéraire québécoise s'est irréversiblement affirmée ces trente dernières années —notre littérature disposant d'une infrastructure complète, à plusieurs égards financée par l'Etat— tandis que prenaient place les éléments du devenir transculturel du Québec. Dans ce contexte interactif, les écritures migrantes et métisses trouveront leur humus.

4. Emergence des écritures migrantes et métisses

4.1 Concepts exploratoires

Les **écritures migrantes** forment un microcorpus d'oeuvres littéraires produites par des *sujets migrants*: ces écritures sont celles du corps et de la mémoire; elles sont, pour l'essentiel, travaillées par un référent massif, le pays laissé ou perdu, le pays réel ou fantasmé constituant la matière première de la fiction. Nombre d'oeuvres alimentent ce microcorpus; *Écoute, sultane*, d'Anne-Marie Alonzo (L'Hexagone, 1987); *Irpinia*, de Fulvio Caccia (Tryptique/Guernica, 1983); *Une femme muette*, de Gérard Étienne (Nouvelle Optique 1983); *Mon pays que voici*, d'Anthony Phelps (J.P. Oswald, Paris, 1976); *Mère-Solitude*, d'Émile Olivier (Albin Michel, Paris, 1983); etc.

Les écritures métisses forment également un microcorpus d'oeuvres littéraires produites par:

1) des *sujets migrants* se réappropriant l'Ici, inscrivant la fiction — encore habitée par la mémoire originelle — dans le spatio-temporel de l'Ici; ce sont des *écritures de la perte*, jamais achevée, de l'errance et du deuil. Plusieurs oeuvres marquent ce segment d'écritures métisses; *Un ambassadeur macoute à Montréal*, de Gérard Étienne (Nouvelle Optique, 1979); *Les compagnons de l'horloge pointeuse*, de Marilù Mallet (Québec-Amérique, 1981); *L'autre rivage*, d'Antonio d'Alfonso (VLB, 1987); *Gens du silence*, de Marco Mocone (Québec-Amérique, 1982); *La fiancée promise*, de Naïm Kattan (L'Arbre-HMH, 1983); *La Québécoise*, de Régine Robin (Québec-Amérique, 1983); etc.

2) de *francophones canadiens* (de souche française ou anglaise) se réappropriant l'Ailleurs-proche, des mémoires historiques venues d'Ailleurs habitant ou traversant la trame de Jacques Poulin à Yolande Villemarie qui, dans *Adrénaline* (Noroît, 1982), nous offre une palette en arc-en-ciel des référents transculturels à l'oeuvre dans la fiction. Nous en avons fourni un exemple explicite en analysant, ailleurs (Berrouët-Oriol, 1987b), *L'hiver de Mira Christophe* 1986, Boréal), premier roman de Pierre Nepveu. Aussi, la présente étude s'attachera davantage aux écritures migrantes et métisses produites par des sujets venus d'Ailleurs.

4.2. Typologie

L'émergence des écritures migrantes et métisses est illustrée par le tableau comparatif suivant, au sujet duquel nous ferons de brèves remarques.

Le microcorpus québécois des écritures migrantes et métisses (1965-1986).

Compilé à partir de R. Sutherland (1986), *No Longer a Family Affair: The Foreign-born Writers of French Canada*, Ottawa; Secrétariat d'Etat.

Origine	Nombre	Fiction	Critique	Essai	Anthologie	Théâtre	Total
Haïtienne	23	65	26	3	3		97
Italienne	4	13	1		3	11	28
Egyptienne	2	3					3
Libanaise	2	4					4
Irakienne	1	8		3	3	1	15
Allemande	1	1					1
Russo-belge	1	3	2		1		6
Yougoslave	1	5	4				9
Uruguayenne	1		6				6
Algérienne	2	4					4
Polonaise	1	8					8
Roumaine	1	2					2
Total	40	116	39	6	10	12	183

Cette typologie a été établie à partir du matériau de base que constitue l'étude de Sutherland (1986). Cette remarquable étude appelle cependant quelques réserves:

a) Suisses, Belges et Français, précise l'auteur, ont été exclus du corpus parce qu'il sont de langue maternelle française; Sutherland a voulu dresser le tableau d'une production littéraire en langue française d'auteurs dont la langue maternelle n'est pas nécessairement le français mais qui, au Québec, écrivent en français. Pareille exclusion contribue donc à affaiblir sa recherche.

b) Sutherland reconnaît qu'il n'a pu rejoindre une vingtaine d'écrivains (le nombre réel de producteurs littéraires venu d'Ailleurs serait donc plus élevé que le portrait présenté); il faut alors attribuer à notre tableau une valeur indicative plutôt qu'exhaustive.

c) Il existe une production à compte d'auteur à diffusion restreinte, voire ethnique, qui ne fréquente pas les circuits d'édition et de diffusion connus et reconnus: cela n'en facilite ni le repérage ni la "visibilité". Donc, notre typologie n'en tient pas compte.

Par ailleurs, l'examen de cette typologie suggère plusieurs pistes:

a) les écritures migrantes et métisses ont connu un temps fort de grande production se situant entre 1975 et 1985;

b) cette période coïncidait avec celle d'un certain "printemps culturel et intellectuel" au Québec, précisément dans un Québec dont l'avant-garde intellectuelle entendait assumer à visière levée sa quête d'identité articulée à une vision moderne et pluraliste de notre société.

c) la production littéraire la plus "abondante" provient du Sud francophone, de la communauté culturelle haïtienne qui, habitée par plusieurs codes linguistiques (le créole, le français dit standard et le français du Québec), reste marquée par sa vieille tradition d'une République des lettres remontant au 19^e siècle;

d) les oeuvres de fiction remportent haut la palme et sont produites par des sujets écrivains qui revendiquent d'autres langues maternelles (italien, créole, arabe, etc.) ou font un "usage maternel du français" (Depestre, 1984:63).

Le tableau comparatif que nous avons dressé à partir de l'étude de Sutherland (1986) confirme donc l'existence d'une production littéraire francophone relativement "abondante", issue des

communautés culturelles et constituant la quasi-totalité du *micro-corpus québécois* des écritures migrantes et métisses.

Ces écritures ont fait l'objet d'un important chapitre du livre de Pierre Nepveu (1988) intitulé précisément "Écritures migrantes". Nepveu note, avec raison, "qu'il n'y a pas **un** texte migrant" mais plutôt **des** textes migrants:

(...) il faut distinguer d'une manière décisive des écrivains comme Naïm Kattan ou Marilù Mallet, chez qui la mémoire du pays d'origine est encore très vivace, évoque toute une jeunesse, une culture et même le monde concret des rapports sociaux et du travail beaucoup d'écrivains plus jeunes pour qui la mémoire du pays d'origine est elle-même presque fictive puisqu'ils l'ont quitté encore jeunes, comme c'est le cas pour l'Haïti de Jean Jonassaint, l'Italie de Fulvio Caccia et Marco Micone, l'Égypte d'Anne-Marie Alonzo" (p. 199).

Ces caractéristiques des écritures migrantes et métisses, écritures éclatées, écartelées, disant l'errance, l'errance en soi, l'exil et l'enracinement dans l'Ici, nous permettent de proposer les pistes classificatoires suivantes.

a) *Écritures migrantes, première génération*: Olivier, Klimov, Etienne, Phelps, Kattan, etc. Le pays d'origine est présent comme mémoire fictionnelle: le texte "pérennise" la tradition littéraire du pays d'origine alors même que, dans ses registres, il innove. Ainsi, Gérard Etienne (*Une femme muette; Un ambassadeur macoute à Montréal*) innove en introduisant la rythmique vaudou et créole dans la trame de ces romans québécois, manière de faire rendre gorge à la langue française en lui infligeant tensions et torsions.

b) *Écritures migrantes, deuxième génération*: Jonassaint, Caccia, Renaud, d'Alfonso, Des Rosiers, etc. La production de cette deuxième génération participe également de la problématique des écritures métisses lorsqu'elle campe sa modernité, son cosmopolitisme, son enracinement dans l'Ici couplé au sédimentaire du pays d'origine, réel et mythique. Nous proposons que les écritures de cette

génération sont subversives, la subversion traquant l'Ici comme L'Ailleurs: "C'était l'automne 71 Port-au-Prince anxieux de croupe morte, son tyran! me découvrit en étrange pays en mon pays même" (Jonassaint, 1983); "Au fond, en vérité, de pays aucun" (Alonzo, 1985)".

c) *Écritures migrantes, troisième génération*: Péan, Saint-Fleur, Stoïcu, Kauss, etc. La production de cette génération, la plus jeune, est traversée par la fiction de l'enracinement, le déchoukage de la mémoire mythique. Cependant, en un paradoxe apparent, Péan (1989) se réapproprie des bribes de la mémoire originelle sur le mode de la croisée des langues, le créole et le français.

d) *Écritures métisses de "vieille souche"*: Villemarie, Basile, Ducharme, Godbout, Aquin, Ferron, Poulin, etc.

Nous assumons que les écritures métisses, au même titre que les écritures migrantes, font partie du corpus québécois et, plus largement, du corpus des régions francophones du Canada. Les écritures métisses, qui sont aussi le fait des francophones canadiens dits "de vieille souche" témoignent d'une réappropriation de certaines mémoires migrantes dans la trame même de la fiction, et cette réappropriation engrange une thématique plus "proche", plus "incarnée" de l'exil, de l'errance, de la quête d'identité, du cosmopolitisme. Harel (1989) y a consacré une imposante étude tandis que Nepveu (1988) précise ceci:

Il est significatif que le romancier par excellence du "pays incertain", Jacques Ferron, fasse une place essentielle au "multi-ethnique" et que même le jardin de Tinamer de Portanqueu, dans l'Amélanchier soit à la fois un espace anglais irlandais, biblique. Chez Aquin, Godbout, Ducharme, Basile, pour ne citer que les plus importants, l'espace québécois se découvre à la fois comme excentré et excentrique, mais aussi comme implusif et inclusif [...], [habité] par la diversité des cultures, des noms, des références. L'oeuvre plus récente de Yolande Villemaire marque en ce sens un aboutissement, un point-limite, où la multiplication des identités et le

métissage culturel tendent vers une indifférenciation [...] (p. 201).

4.3 Pistes

Les écritures métisses —portées par des sujets écrivains de vieille souche française ou anglaise— ne constituent pas au Québec un courant différencié, à l'instar de l'écriture féministe. Chez Godbout, Poulin, Villemare, Ferron, Aquin, etc., elles s'insèrent dans un ensemble d'oeuvres plus vastes et ne sont guère perçues comme écritures métisses participant d'une incontournable ouverture de l'imaginaire québécois se forgeant, ainsi, une mémoire plurielle au terme incertain. Malgré cela, et il faut s'en réjouir, le phénomène n'échappe point à nos meilleurs critiques: "l'imaginaire québécois lui-même s'est largement défini, depuis les années soixante, sous le signe de l'exil (psychique, fictif), du manque, de pays absent ou inachevé et, du milieu même de cette négativité, *s'est constitué en imaginaire migrant*, pluriel, souvent cosmopolite" (Nepveu, 1988:200-201; les *italiques* sont de nous).

A contre-courant d'une fiction scripturale longtemps informée, travaillée par l'identité monoréférentielle et l'enclos nationaliste, ces écritures métisses explorent, dans une salutaire traversée des langues, la perte, ce "dérèglement qui est comme une ivresse au bord du réel et de l'histoire" (Nepveu, 1988:58), l'errance, l'extra-territorialité (Harel, 1989:246) comme le thème du "pays perdu" (Nepveu, 1988:182 et seq.). Ces écritures ne nous semblent pas témoigner uniquement du cosmopolitisme, de la "présence de l'étranger dans le roman québécois" (Harel, 1989:278), ce en quoi elles feraient simplement pendant aux courants exotiques d'autres littératures ou à celui de la littérature québécoise à l'oeuvre chez Nelligan, Grandbois, Saint-Denis Garneau (Nepveu, 1989:27-28). Mieux: elles témoignent d'une vivifiante "pollution" culturelle de notre imaginaire qu'interpelle notre espace urbain en devenir transculturel. "Ce rapport à l'ici, il ne peut plus être de l'ordre de la fondation, de l'ontologie, de l'identité —il se définit désormais comme épreuve, comme passage (de la mort à la naissance, du même à l'autre, de l'identique au changeant)" (Nepveu, 1988:206).

Les écritures migrantes et métisses —portées par des sujets migrants— évoluent, nous semble-t-il, dans la mouvance même d'une double polarité, écartelées entre l'Ailleurs et l'Ici, le sédimentaire et le sédentaire. Il s'agit donc d'écritures de la perte, du deuil, nommant l'errance, le pays réel comme le pays fantasmé, qui donnent à la thématique de l'exil, dans notre champ littéraire, un timbre nouveau:

Ici et là-bas
Palétuviers
Cristaux de neige
La terre calcinée et les métaux pillés
Le reflet de la lune sur le mur des cellules
Une fenêtre ouverte sur l'ici
enfante inévitablement

la même floraison de souvenirs
fausse monnaie du rire aux pieds de mes es-
cales.

(Phelps, 1980:82)

Il est hautement significatif que deux eaux-fortes aient, récemment, tenté de circonscrire, à partir de points de vue certes distincts, l'identité et le cosmopolitisme, d'une part, l'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec, d'autre part.

Harel (1989:279) ayant privilégié "l'analyse des modalités créatrices de cet étranger représenté dans le discours romanesque", se demande avec raison ce que signifie la distinction entre "être" et "devenir Québécois", et ce questionnement n'est pas fortuit lorsqu'on sait le poids historique et l'effet oblitérant des discours nationalistes dans les mécanismes de légitimation de notre littérature. Nepveu (1988:197-210), par contre, affiche un essai plus risqué quand il interroge les écritures migrantes en tant que phénomène déjà enraciné dans notre champ littéraire. Après avoir très justement rappelé le lien thématique (l'exil) existant entre la production littéraire des années soixante et les écritures migrantes et métisses, il propose une avancée décisive:

Le deuxième fait important qui caractérise l'écriture migrante des années quatre-vingts, c'est sa coïncidence avec tout un mouvement culturel pour lequel, justement, le métissage, l'hybridation, le pluriel, le déracinement sont des modes privilégiés, comme sur le plan formel, le retour du narratif, des références autobiographiques de la représentation. En d'autres termes, l'écriture migrante peut être dans beaucoup de cas, presque trop naturellement, typiquement post-moderne. Il y a ici le danger du cliché mais aussi la possibilité d'une convergence qui ne cesse de se vérifier depuis quelques années entre la montée des écritures migrantes et le fait que l'écriture québécoise dans son ensemble n'ait jamais été autant cosmopolite et pluri-culturelle" (Nepveu, 1988:201-202).

Au demeurant, ces deux essais, riches et incontournables, nous mettent fort à propos en garde contre "l'obsession du pareil" et le "culte du même": *faux pluralisme, niant abstraitement toute identité, toute origine*" (Nepveu, 1988:202; les *italiques* sont de nous). "Ainsi, la valorisation du cosmopolitisme n'est pas sans romantisme lorsqu'elle contribue à sanctionner l'altérité par ce recours à un idéalisme transcendantal qui ignore l'historicité de la représentation de l'étranger" (Harel, 1989:266).

Au Québec, les écritures migrantes et métisses, très jeune "courant" de notre corpus, contribuent elles aussi à l'éclatement du récit monoréférentiel dont l'archétype récent est bien *Le Matou* (Québec-Amérique, 1981), de Yves Beauchemin. Porteuses de multiples mémoires, autorisant un rapport autre au langage et à la langue française, ces écritures s'inscrivent, paradoxalement, aux frontières du "texte national" légitimé tout en faisant partie du corpus québécois. Plus précisément, elles constituent un microcorpus qui, "privé" de légitimation explicite, consensuelle, n'en continue pas moins de dire la vitalité et la polyvocalité de notre littérature. La légitimation consensuelle n'est guère, ici, un désir pervers de recon-

naissance; elle implique la dé-nomination, l'être-au-monde de voix nouvelles qui signent la "pluralité des centres" dans notre champ littéraire; la fiction ne saurait, aujourd'hui, faire l'économie d'une quarantaine de mémoires culturelles habitant le Québec, surtout urbain.

Les écritures migrantes et métisses fréquentent par ailleurs d'autres paradoxes, dont la minorisation est sans doute le plus ... troublant symptôme. Alors même que ce jeune "courant" comprend des écrivains majeurs, reconnus par les instances de légitimation (Kattan, Parizeau, etc.) qui les ont "naturalisés" sans difficultés, il comprend également d'autres créateurs connus ou moins bien connus (Phelps, Olivier, Etienne, Micone, Robin, etc.) dont l'oeuvre pose problème. Problème central, croyons-nous, de la *réception de leur production*, celui de leur non-"naturalisation" par les instances éditoriales de légitimation qui, on l'a noté, n'avaient guère réchigné à accorder le "passeport littéraire" pure laine à Marie Cardinal et Yves Navarre. Cette problématique de la réception de certaines oeuvres littéraires figurait déjà dans nos premiers propos sur les écritures migrantes et métisses: "Il importe d'accorder la meilleure attention à l'émergence d'écritures qui, labourées ici et ailleurs, seront celles des sujets migrants, de l'imaginaire migrant, des parcours migrants, celles de l'errance, de l'errance en soi, de la non-identification" (Berrouët-Oriol, 1987a). Voeu comblé? Rien n'est moins sûr. L'enseignement de la littérature, au collégial et à l'université, à notre connaissance, n'affiche nulle grande passion pour le microcorpus dont il est ici question. La réception, sinon le simple accueil de ce microcorpus demeure donc entier. Comme, d'ailleurs, le fantasme de leur inscription.

En effet, la question de la réception des écritures migrantes et métisses renvoie à celle, complexe, de leur (éventuelle?) *double appartenance* à la littérature québécoise et à la littérature du pays d'origine. Comment se trace la frontière, si frontière il y a? Qui, d'ailleurs, s'autorise à le faire? Quels sont les paramètres de "naturalisation" de ces écritures? Faut-il, du reste, parler de "naturalisation" à propos d'oeuvres produites au Québec? Comment expliquer que l'effet "naturalisation" ne joue point dans les textes "polonais" de Parizeau et devrait jouer dans ceux, "haïtiens", de Etienne ou Olivier? D'Etienne, notamment, "premier romancier

haïtien-canadien à investir l'espace imaginaire montréalais" (Dorsinville, 1990:68)? Les référents d'une trame fictionnelle confèrent-ils, adéquation obligée, un passeport littéraire? Dans l'affirmative, Marie-Josée Thériault serait bien l'écrivain iranien des contes persans et Salman Rushdie se verrait relégué aux vénelles hindoues par la pure victorienne Angleterre!

En l'espèce, il y a dans cette problématique *un enjeu littéraire* de taille; qu'est-ce aujourd'hui, un "texte national"? Quels sont les fondements et les paramètres de cette appellation contrôlée? Faut-il encore, d'ailleurs, avancer qu'il y a **un** "texte national" ou un ensemble de textes, aux référents divers, qui font précisément éclater l'illusoire unicité de notre corpus? Pareil questionnement, on en conviendra aisément, peut difficilement être évacué ou contourné, Car,

C'est là je crois, que se situe un des points nodaux de la rencontre dans la langue, le français entre Québécois ethniques et autres Québécois. Il s'agit de tout ce qui est engagé dans la mémoire collective, dans une certaine forme d'appropriation du passé, de réélaboration du passé, des mythes, des rituels, des oeuvres-clés de la littérature, sacralisées qui marquent pour le meilleur ou le pire l'identité culturelle et nationale. *Ce passé*, outre sa charge émotionnelle, *s'est constitué en texte*, le fameux *texte national* sur lequel la littérature va indéfiniment jouer (Robin, 1989: 10; nous soulignons).

Les écritures migrantes et métisses interrogent donc frontalement le "texte national", "la fin d'une modernité amnésique" (Nepveu, 1988:203) en y introduisant leurs fragments de mémoires capables de réinterpréter l'ici. A ce compte, l'enjeu littéraire concerne tant "l'identité" *perçue* du texte par les lectorats et appareils critiques, que le processus de classification dont il est l'objet de la part de ces derniers.

Il y a également, dans cette problématique, *un enjeu politique* s'exprimant à travers un pouvoir de consécration et d'exclusion, les rites jaloux et frileux de la tribu, avoués ou discrets identifiables dans tous les appareils éditoriaux légitimeurs, peu importe le pays. Le créateur littéraire, face à sa page blanche ou à son écran cathodique, n'a pas a priori prise sur l'enjeu politique au coeur du *procès de réception* de son oeuvre, sauf à produire à partir de et en fonction de commandes éditoriales. Harel (1989:179) semble le pressentir lorsqu'il parle "d'indétermination", mais ce qui est ici en jeu nous paraît plus radical, essentiel "*le statut du sujet écrivant* dans notre champ littéraire et sa perception —ou son a-perception, il faut bien le mentionner, pour mémoire— dans les appareils éditoriaux légitimeurs. Or, la posture subversive, transgressive, des écritures migrantes et métisses semble bien brouiller les données de l'enjeu politique dans le champ littéraire; face "bestsellerisation" de la fiction et à la vitalité d'une littérature "nationale-populaire" désormais relayées, au plus intime de nos foyers, par la populiste liturgie cathodique, le sédimentaire des voix migrantes et métisses contribue à "polluer", à déstabiliser le discours consensuel des appareils éditoriaux légitimeurs prescrivant aux lectorats quoi et comment lire, comme pour conforter le retour du "pareil", une vision monoréférentielle, monoïdentitaire de notre production littéraire. De ce point de vue, il est fort significatif que ce soit Jacques Godbout, auteur de *L' Aquarium* (1962) et de *Une Histoire américaine* (1986) —Harel (1989: 186 et seq.), en "piste" magistralement les incipits—, qui, il y a déjà vingt ans, interrogeait les effets d'une histoire, d'une densité historique dans notre espace littéraire:

Nous n'en sommes pas encore à la littérature individualiste ou anarchique, chaque texte doit rentrer dans le rang sans quoi il tombe dans l'oubli. Un écrivain québécois ne peut chercher à exister en dehors du texte québécois, il lui faut participer à l'entreprise collective, autrement, c'est le néant. Quand ce qui nous entoure aura été nommé, alors mais alors seulement, pourront s'épanouir des écrivains complets (Godbout, 1971, cité par Robin, 1989:6-7).

Et la décapante réflexion de Godbout, traquant la glaise nôtre, est encore convoquée par Robin, Godbout pour qui "l'écriture est une activité d'étranger", "écrire comme immigrer", à rebours d'une "littérature [qui] se fige dans cet état unidimensionnel, comme dans un moule à sucre" (Godbout, 1975, cité par Robin, 1989:13).

Il ne fait pas de doute, à l'étape actuelle de notre réflexion sur les écritures migrantes et métisses, qu'il faudra davantage approfondir la question du statut du sujet écrivant et celle, polyvocale, de la posture subversive de ces écritures. Cette posture subversive, "futur improbable d'un monde dénaturalisé" (Harel, 1989:261), est saisie à point nommé par Harel qui cite longuement Etienne (*Un ambassadeur macoute à Montréal*, Nouvelle Optique, 1979:52-53):

Alexis a de la difficulté à remonter le chemin qui l'a conduit jusqu'ici: de son bourg à la capitale, de la capitale aux vagues de la mer des Antilles, et de là au coeur de cette ville nouvelle. Il y a trop de débris sur cette route [...] pour qu'un nègre puisse retrouver, avec une logique bien bandée tous les points noirs et tous les points blancs de son passé [...] la ronde d'Alexis, au coin de Metcalfe et de Sainte-Catherine, s'élargit.

Pareille posture subversive semble faire fonction de repoussoir, qui exclut les écritures migrantes et métisses du "texte national" québécois. Certain discours pourrait certes conforter "la marginalisation des voix migrantes" (Berrouët-Oriol, 1987a:20) que nous évoquions alors et qu'Emile Olivier aborde sans fard:

Cette schizophrénie, on va la rencontrer probablement tout au long de ma production. J'ai tendance à dire que je suis Haïtien la nuit, Québécois le jour. (...) Je suis coupé de la réalité haïtienne, mais je le suis également de la réalité québécoise. Encore que ces deux réalités travaillent mes fantasmes, travaillent mes

désirs, mes joies ... mes travaux et mes jours
(Jonassaint 1986:88).

Réfléchissant à haute voix sur "Le projet littéraire de Victor-Lévy Beaulieu, et sa réalisation autant dans les "Voyageries" que dans *La Vraie saga des Beauchemin*", Nepveu (1988:137-138) nous confie un terrible, un assourdissant propos dont il faudra tenir compte dans tout parcours topographique des écritures migrantes et métisses:

La littérature québécoise dit le mythe d'une
entrée dans l'Histoire par la porte d'absence
d'histoire, par le désastre du non poème.

Ce propos est d'autant plus déictique que "Beaulieu demeure le seul écrivain important de sa génération pour qui la question nationale soit restée une question centrale (je veux dire: explicite dans son oeuvre) jusqu'à aujourd'hui" (Nepveu 1988:137).

Qu'est-ce à dire?

Par delà certains traits structurels dits dominants de la littérature québécoise contemporaine—"cette prédilection pour la modernité est purement idéologique; elle présuppose l'actualité, l'avant-gardisme, le subversif, la contre-culture, la révolution, cette "politisation des textes par le dedans formel" (...) (Giroux, 1983:12));; Nepveu nous ramène abruptement au réel d'un *horizon d'attente* toujours largement informé par la question nationale et les icônes identitaires d'un "texte national", sorte de miroir collectif où se reconnaissent lectorats et appareils critiques de légitimation. Tout semble donc se passer comme si notre littérature se joue et se déjoue, entre autres, dans la tension créatrice de deux pôles; "texte national"/miroir collectif et "prédilection pour la modernité" (à laquelle se greffent "naturellement" les écritures migrantes et métisses), sorte de deuil des défaites et volonté de créer des mythes fondateurs permettant l'entrée dans l'Histoire.

Or, précisément, notre littérature contemporaine ne se nourrit à aucun grand mythe autochtone, national, fondateur. Dans le mouvement centripète qui habite notre littérature, les écritures migrantes et métisses semblent ramer à contre-courant toutes les fois qu'elles engrangent des fragments explicites de "textes

nationaux” participant d’un autre intertexte (Robin, 1989:11) et perçus par l’appareil critique légitimeur comme étant en opposition, sinon étrangers, au “texte national” québécois. Deux romans publiés dernièrement illustrent ce propos quant à la stratégie de réception dont ils ont été l’objet. *Haïti Haïti* (Klang & Phelps, 1985, Libre expression), premier thriller ayant pour sujet l’histoire moderne de ce pays, fréquente les marges du “texte national” québécois même s’il a été produit au Québec: ses référents historiques ne correspondent guère aux icônes reconnues et imprescriptibles du dit “texte national”. *Comment faire l’amour avec un nègre sans se fatiguer* (Laferrière, 1985, VLB), par contre, subvertit les icônes du “texte national” en plantant ses référents scripturaux au coeur même d’une zone explosive, la sexualité — (terrain miné, lieu de Séduction abécédaire ouvrant la (re)connaissance de l’Un à travers l’Autre)—, dont les rapports urbains contemporains ne sauraient faire l’économie. Ce roman, en mettant “en scène” l’errance urbaine, participe activement à la problématique, actuelle dans notre littérature, du “sujet assiégé” que nous rappelle à point nommé Harel (1989:187) à propos de *Volkswagen Blues* (Poulin 1984, Québec-Amérique) et *Une histoire américaine* (Godbout 1986, Seuil).

L’opposition entre “texte national” canonique et fragments de “textes nationaux” engrangés par les écritures migrantes et métisses, si elle nomme un malentendu ou un paradoxe, doit cependant être relativisée. Car les canons reconnus du “texte national” ne recouvrent point la totalité de la production littéraire québécoise, d’une part. D’autre part, nous l’avons entrevu en posant le concept exploratoire d’écritures migrantes et métisses, celles-ci irriguent un espace déjà fort productif du champ littéraire contemporain traversé par l’errance, l’errance en soi, la langue, lieu de subversion puisque substitut de pays réel fantasmé, à laquelle l’identité éclatée tente de s’accrocher, comme pour médire la “pluralité des centres”, les béances du “texte national” assauté par la modernité, sorte de “course folle à travers des traces perdues, confusion entre l’Ailleurs et l’Ici” (Nepveu 1988:203). Ainsi, à l’explosion des signes, icônes et mémoires à l’oeuvre dans *Adrénaline* de Villemaire (1982), cité fort à propos par Nepveu (1988:206-7), répond en écho tout à fait actuel l’une des plus fortes caractéristiques des écritures migrantes et métisses, à savoir le “travail sur le corps et la langue”, leurs mémoires

morcelées, lieudit de la modernité littéraire au Québec, lieu d'une double perte convoquant le morcellement des corps, des langues, et des histoires au risque, parfois, de suffoquer:

La double perte, ces corps miens dont des restes trafiqués par transbordement d'une langue l'autre investissent les traces d'autres que je me forge, qui me forgent à travers champs des québécoises ponctuant leurs phrases de batéch batèm pis autres sti me renvoyant comme jadis mes lamèd fwt tònè kolàgèt māmā w papakaka māmâlâlâ bwbwm pwpw zozokalé, ces refoulés qui s'échappent vlap! fuck you, bwndabwlé (Jonassaint 1984:60).

Microcorpus du champ littéraire québécois, les écritures migrantes et métisses ne constituent pas, à nos yeux, un "produit culturel ethnique" se développant dans les serres chaudes (!) d'un quelconque ghetto ou en orbite de notre champ littéraire. Leur procès de production et de réception concerne au plus haut point l'avenir proche de notre littérature dans un Québec urbain en devenir transculturel où le "texte national" et l'identité matricielle ne peuvent plus s'ancrer uniquement aux certitudes exhaltantes du "mouvement du pays". Les écritures migrantes et métisses, faut-il encore le souligner, arpentent radicalement l'Ici à travers leurs archéologies singulières, et elles sont, de plus en plus, dans leurs registres, au mitan carrefour de cette convergence cosmopolite et pluriculturelle dont parle Nepveu (1988;201-2).

Car au moment où le discours nationaliste actuel semble cultiver ses ratés et rendez-vous manqués avec l'Histoire, alors même qu'un nécessaire, réel et diffus sentiment d'identité continue d'habiter notre inconscient collectif aujourd'hui violemment sollicité par certains discours de substitution "national-affairiste", la littérature demeure encore, dans sa toute jubilatoire dissidence, quelque part, la chronique des passions de notre temps, le lieu maudit où la fiction parfois interpelle le réel, y compris nos (in)certitudes désormais poreuses sur l'identité nationale et le pays, comme pour ouvrir l'imaginaire de l'Ici à un Rêve qui n'a guère rendu gorge.

Récemment, porteuses de "paroles étrangères" tellement proches, nôtres et autres, les écritures migrantes et métisses ne manqueront pas de se déployer, de s'affirmer dans notre champ littéraire. Il faudra certainement en faire un bilan, plus tard, qui devra mieux circonscrire l'inédit de cette contribution à notre littérature. Inédit, certes, notamment dans le traitement polyphonique de la fiction, dans un rapport jubilatoire excessif (ou fragile, porteur de doute, "transmémoriel") à la langue française qui "dérang" nos habitudes de lecture et contribue à déstabiliser, ô joie toute littéraire!, les canons des appareils éditoriaux légitimeurs. *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, nous l'avons, ailleurs montré (Berrouët-Oriol, 1986), y plantait sa charge sulfureuse **en renvoyant explicitement, à travers ses stratégies narratives, l'institution éditoriale à l'Innommé de nos miroirs, à son propre discours cérémoniel**. *La Plage des songes* (Péan, 1988, Cidihca) en dit le vif parcours dans une écriture largement ouverte à l'oralité québécoise comme à la traversée des langues. *Tribu* (Des Rosiers, 1990, Triptyque) en condense, dans les replis et silences telluriques de sa partition poétique, les plus fortes exigences. Le Conseil des Arts du Canada, retenant cet ouvrage parmi les finalistes du Prix de poésie du Gouverneur général, le saluait en ces termes: "La poésie de Joël Des Rosiers nous offre un double mouvement allant de la poésie antillaise avec les éléments que nous connaissons (passion des mots, des signifiants sous formes métaphoriques) aux constructions de la poésie québécoise qui tend vers la narration tout en libérant le sujet des détails prosaïques".

La production littéraire des régions francophones du Canada et, très singulièrement, du Québec, est aujourd'hui plus que jamais éclatée, polyvocale et polyphonique. Dans le cas du Québec, nous dirons avec Ronald Sutherland: NO LONGER A FAMILY AFFAIR.

Notes

*Ce texte est une version remaniée et augmentée d'une communication présentée au Congrès mondial du Comité international d'études francophones, 21-28 avril 1990, à Fort-de-France en Martinique, ainsi qu'au 58e Congrès de l'ACFAS, 14- 18 mai 1990, à Québec. Nous remercions la Direction de la promotion artistique du Ministère des Affaires extérieures du Canada, ainsi que la Direction de la Faculté des Arts de l'Université Carleton qui ont rendu possible notre participation à ces deux congrès. Nous sommes également redevables envers plusieurs collègues et amis (Joël Des Rosiers, Gérard Etienne, etc.) de nous avoir proposé plusieurs observations qui ont permis de mieux cerner l'objet de notre réflexion.

Bibliographie

Alonzo, Anne-Marie. 1985. *Bleus de mine*. Le Noroît.

Berrouët-Oriol, Robert. 1986. *Nérophilie, schizophrénie ou les avatars de l'errance urbaine*. *Vice Versa* 13; *Conjonction* 169:61-67, Port-au-Prince.

Berrouët-Oriol, Robert. 1987a. *L'Effet d'exil du champ littéraire québécois*. *Vice Versa* 17:20-21.

Berrouët-Oriol, Robert. 1987b. "L'Errance en soi: de la migration comme fiction." *Moébius* 31:143-148.

Berrouët-Oriol, Robert & Robert Fournier. 1990a. "L'Emergence des écritures migrantes et métisses dans les régions francophones du Canada." Communication présentée au Congrès international d'études francophones, Fort-de-France, avril.

Berrouët-Oriol, Robert & Robert Fournier. 1990b. "Ecritures migrantes et métisses au Québec." ACFAS, Université Laval, Québec, mai.

Berrouët-Oriol, Robert & Robert Fournier. 1991. "Créolophonie et Francophonie Nord-Sud: Transcontinuum." *Revue canadienne des études latino-américaines et caraïbes*.

Depestre, René. 1984. "Les Aspects créateurs du métissage culturel aux Caraïbes." Notre librairie, *Caraïbell*, 74:61-65, Paris.

Des Rosiers, Joël. 1987. *Métropolis Opéra*, Montréal/Grenoble: Triptyque/La Vague à l'âme.

Dorsinville, Max. 1983. *Le Pays natal*. Dakar; Les nouvelles éditions africaines.

Dorsinville, Max. 1990. "Quinze ans après." *Dires*, vol. 8, no. 1: 63-75.

Giroux, Robert. 1983. "Quand la poésie flirte avec l'idéologie," Triptyque.

Harel, Simon. 1989. *Le Voleur de parcours*. Le Réambule.

Jonassaint, Jean. 1983. *La Déchirure du (corps) texte*. Nouvelle Optique.

Jonassaint, Jean. 1986. *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir*. Montréal/Paris; Dérives/Arcantère.

Nepveu, Pierre. 1988. *L'Ecologie du réel*. Boréal.

Nepveu, Pierre. 1989. "Qu'est-ce que la transculture?" *Paragraphes* 2:15-31.

Phelps, Anthony. 1980. *La Bélière caraïbe*. Nouvelle Optique.

Robin, Régine. 1989. "A propos de la notion kafkaïenne de "littérature mineure": quelques questions posées à la littérature québécoise." *Paragraphes* 1:5- 14.

Sutherland, Roland. 1986. *No Longer a Family Affair: The Foreign-born Writers of French Canada*, Ottawa: Secrétariat d'Etat.